

# LES SCIENCES SOCIALES À L'ÉCOUTE DES SILENCES SOCIAUX

L'anthropologie est vitale pour reconstruire en mieux

Gillian Tett

Quand on a su en 2020 que la course au vaccin contre la COVID-19 dans laquelle s'étaient lancés les scientifiques avait effectivement abouti, les dirigeants et les électeurs du monde entier se sont réjouis. Et il y avait de quoi : le développement de ces vaccins est un triomphe pour la science médicale et l'informatique du XXI<sup>e</sup> siècle qui accroît les chances pour le monde de vaincre la pandémie.

Pourtant, un problème est apparu en 2021 : en dehors du fait que la distribution du vaccin s'est révélée lamentablement — et dangereusement — inéquitable, ne serait-ce qu'en raison des structures de l'économie politique mondiale, la vaccination, même dans certains pays riches, s'avère difficile. La raison ? La culture — celle-ci étant définie par le faisceau de rituels à moitié conscients, de symboles, d'idées, de configurations spatiales et d'affiliations sociales qui façonne les humains, partout où ils vivent. Dans des pays comme les États-Unis en particulier, la résistance au vaccin — ou l'« hésitation » face à la vaccination, pour employer l'euphémisme poli — a été telle qu'elle a sapé les efforts pour arrêter la pandémie.



Et bien que certains États — tels que la France — soient parvenus à surmonter l'hésitation initiale face à la vaccination (au moins jusqu'à un certain point), l'existence même de telles batailles illustre un point crucial, mais souvent ignoré, de la politique aujourd'hui. Pour être efficaces, les ripostes à des défis d'avancée rapide (ou même lente) demandent plus que la confiance dans les sciences exactes, comme la recherche médicale ou le pouvoir des mégadonnées. Il faut aussi des sciences sociales pour comprendre les comportements humains et les cultures.



Autrement dit, c'est une grave erreur que de tenter aujourd'hui de résoudre des problèmes de politiques publiques en ne mobilisant qu'un seul ensemble d'outils intellectuels, déployé avec des œillères. Il faut une vision latérale pour apprécier le contexte humain plus large et l'influence que pourraient avoir des éléments extérieurs à votre modèle, à vos mégadonnées ou à votre essai scientifique. La culture, telle que définie plus haut, est importante, aux côtés des systèmes environnementaux et politiques — et pas seulement les éléments de nos systèmes culturels que nous remarquons ouvertement (le « bruit »), mais aussi ceux que nous tendons à ignorer parce qu'ils sont embarrassants ou familiers, ou qu'il est trop difficile de les analyser (le « silence »).

Nous avons besoin d'une vision latérale non seulement pour gérer la pandémie, mais aussi pour gérer tout un ensemble de problématiques autour du développement économique et des politiques publiques — le changement climatique, les retraites, etc. Tenter de concevoir une politique efficace sur une base purement technique, comme un modèle économique étroitement délimité ou les sciences de l'ingénieur, c'est comme marcher la nuit dans un bois les yeux rivés sur une boussole. Aussi techniquement performant que soit votre instrument, si vous ne regardez que lui, vous vous prendrez les pieds dans une racine. Le contexte est important.



Comment les dirigeants peuvent-ils adopter cette vision latérale ? Une piste serait à mon avis d'emprunter quelques idées à un domaine dans lequel je me suis formée avant de devenir journaliste financière : l'anthropologie culturelle. Cela pourrait sembler étrange à certains dirigeants, sachant l'image bizarre, souvent assez poussièreuse, de cette discipline — ses adhérents étant vus comme des versions universitaires d'Indiana Jones, qui passent leur temps à se rendre dans des lieux lointains pour étudier des rituels pittoresques qui semblent à des années-lumière des défis économiques du XXI<sup>e</sup> siècle.

Cependant, ce stéréotype est non seulement faux, mais il fait aussi manquer une formidable opportunité. Certes, les anthropologues se vouent à l'étude de la culture humaine, dans tout son magnifique spectre de différences, mais ils ne le font pas de façon paternaliste (contrairement aux anthropologues du XIX<sup>e</sup> siècle, qui avaient un déplorable

penchant raciste, sexiste et impérialiste). Les anthropologues du XXI<sup>e</sup> siècle pensent qu'il est important d'étudier différentes cultures, avec respect, parce que ce processus suscite de l'empathie à l'égard des étrangers, ce qui est crucial dans un monde intégré, et parce que ce processus nous aide aussi à mieux comprendre nos propres cultures — dont nous sommes originaires. Tout le monde y gagne.

Après tout, comme dit le proverbe chinois : « Un poisson ne voit pas l'eau ». Les individus ne peuvent pas évaluer clairement les hypothèses culturelles sous-jacentes à leur environnement qu'ils ont absorbées à moins de prendre du recul et de les comparer à d'autres — ou de sauter hors du bocal. S'immerger dans la vie des autres et faire l'expérience d'un petit choc culturel, comme le font les anthropologues, vous donne une vision plus objective des forces et des faiblesses de votre société — et des « silences sociaux ». Et cerise sur le gâteau, observer d'autres cultures peut vous mettre en contact avec de nouvelles idées et de nouvelles solutions aux problèmes. Enfin, puisque les anthropologues tendent à adopter une vision en contre-plongée (c'est-à-dire à regarder les choses de bas en haut, de manière globale), bien regarder d'autres cultures offre un autre point de vue que les analyses adoptant une vision en plongée (descendante).

Cela paraît abstrait. Mais considérons un instant ce qui aurait pu se passer si les dirigeants avaient adopté le point de vue d'un anthropologue lorsque l'épidémie de COVID-19 s'est déclarée. Les gouvernements et les électeurs occidentaux n'auraient pas été aussi déroutés s'ils avaient eu davantage d'informations sur la propagation des épidémies dans d'autres cultures. Supposer que des maladies comme le SARS, Ébola — et la COVID-19 — étaient des problèmes propres aux antipodes, à Wuhan, ou à des personnes qui semblaient « étranges » ou « exotiques » a nourri une dangereuse autosatisfaction. Les gouvernements occidentaux n'auraient pas non plus fait montre d'une telle vanité à propos de leurs systèmes de santé. Si l'on avait regardé la manière dont l'Occident a développé des médicaments, véhiculé des messages de soins de santé et promu la santé publique avec un regard à la fois intérieur et extérieur, il aurait été plus facile de discerner les insuffisances.

Une approche d'anthropologue aurait pu aider les gouvernements occidentaux à importer d'utiles enseignements venus d'autres régions. Prenons le cas des masques. Les anthropologues qui travaillent en Asie pensent depuis longtemps que l'efficacité des masques ne tient pas seulement aux facteurs physiques — la manière dont le tissu peut arrêter les germes ; l'acte consistant à porter un masque est une puissante invite psychologique qui rappelle aux individus de modifier leur comportement et signale la volonté d'une personne de protéger un groupe social, ce qui est crucial dans une pandémie. Cela laisse à penser que les dirigeants aux prises avec une pandémie devraient utiliser tous les signaux possibles pour

# LORSQUE NOUS NE TENONS PAS COMPTE DU CONTEXTE CULTUREL ET ENVIRONNEMENTAL DE LA VIE DES INDIVIDUS, NOUS EN PÂTISSONS TOUS.

inciter les individus à adopter cette pratique même si elle va à l'encontre des idées occidentales sur l'individualisme. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé au début dans certains pays. Au Royaume-Uni, par exemple, le gouvernement a initialement découragé le port du masque et, même s'il est revenu plus tard sur sa position, le Premier ministre, Boris Johnson, évitait les masques en public. Même si cette attitude a fini par changer, les dirigeants en Grande-Bretagne (et ailleurs) auraient pu être plus attentifs à la cohérence des messages s'ils avaient eu une meilleure connaissance de l'expérience asiatique.

De même, les gouvernements auraient dû reconnaître plus tôt l'importance du contexte culturel lorsqu'ils ont tenté de diffuser des messages de santé et de changer les comportements, car les individus envisagent rarement le risque à la manière des scientifiques. Toute personne ayant la moindre connaissance d'Ébola en Afrique occidentale en 2014 le comprenait très bien, car la maladie n'a été vaincue — après quelques erreurs initiales — que lorsque les messages véhiculés ont mieux tenu compte du contexte culturel et que la science comportementale a été mêlée à l'anthropologie, à la science médicale et à l'informatique. Pour donner un exemple, lorsque les groupes mondiaux du secteur de la santé ont construit les premiers centres pour traiter les victimes d'Ébola en 2014, ils les ont dotés de murs opaques, ce qui empêchait les familles des victimes de voir ce qui arrivait à leurs proches, et les messages concernant Ébola étaient présentés dans des termes qui n'étaient pas audibles aux populations locales. Lorsque les messages ont mieux tenu compte du contexte culturel et que les murs des centres de traitement ont été remplacés par des murs transparents, les consignes des médecins ont été mieux respectées. Écouter les voix locales est crucial.

Certaines de ces leçons sur la nécessaire sensibilité culturelle ont été adoptées avec la COVID-19. Alors qu'au départ, les messages relatifs à la vaccination ont été présentés presque exclusivement par des scientifiques, par exemple, les gouvernements des États-Unis et de l'Europe ont (tardivement) réalisé que ces messages de l'« élite » n'étaient pas entendus par certaines personnes, et ils sont passés à des voix locales. Mais il faut maintenant appliquer aussi cette leçon à de multiples autres défis politiques, dont le plus important est peut-être le changement climatique. À moins de présenter les messages écologiques de manière à ce qu'ils soient audibles dans différentes cultures, avec les bonnes incitations, les gouvernements et les scientifiques ne recueilleront pas le soutien des électeurs aux politiques environnementales, ils ne convaincront

pas les individus de changer de comportement, et ils réussiront encore moins à les inciter à collaborer pour le bien des autres. Les modèles descendants des politiques écologiques ne sont pas suffisants — il faut aussi une vision ascendante, avec de l'empathie pour la vie des individus, pour construire une juste transition et éviter une réaction contre les réformes environnementales.

Considérons les attitudes à l'égard des énergies renouvelables. Pour les élites urbaines occidentales, il semble aller de soi que les sources d'énergie comme le vent et le soleil sont moralement supérieures aux combustibles fossiles comme le charbon. Cependant, ces citoyens privilégiés vivent loin des sites ruraux qui pourraient être dégradés par la construction d'éoliennes, par exemple. Ils ne subissent pas non plus la perte d'identité (et de moyens d'existence) qui peut survenir dans une ville minière lorsque la mine locale ferme, ni les difficultés économiques des pauvres lorsque le coût des transports augmente. Il faut de l'empathie pour que les stratégies de lutte contre le changement climatique soient efficaces, et comprendre que la plupart des citoyens ordinaires ne voient pas le monde comme les ingénieurs et les économistes.

Attention ! Je ne dis pas que les économistes, les médecins, les informaticiens et les financiers doivent jeter leurs outils par-dessus bord, ni que l'anthropologie culturelle est une baguette magique qui confère la sagesse. Comme toutes les traditions intellectuelles, cette discipline a ses insuffisances, notamment le fait que les éclairages qu'elle apporte peuvent être difficiles à mesurer et, sachant que son angle de vue sur le monde est qualitatif et non quantitatif, les messages peuvent être difficiles à communiquer. Vouloir définir la culture peut tenir de la recherche de la savonnette échappée dans l'eau du bain : elle est partout et nulle part.

Le message essentiel est celui-ci : lorsque nous ne tenons pas compte du contexte culturel et environnemental de la vie des individus, nous en pâtissons tous. Inversement, si nous l'intégrons dans notre analyse, nous pouvons créer des outils politiques plus efficaces, avec un meilleur équilibre des pouvoirs. L'essentiel est de combiner l'informatique, la médecine, l'économie et la finance aux sciences sociales et d'associer la plongée à la contre-plongée. Cela nous aidera à étudier le bruit dans notre vie et le silence — et à reconstruire en mieux. 

**GILLIAN TETT** est anthropologue culturelle de formation, mais elle préside aujourd'hui le comité de rédaction du Financial Times, US. Elle est l'auteure de *Anthro-Vision: A New Way to See in Business and Life*.